

Une idéologie médicale dans *Bouvard et Pécuchet* et dans *Madame Bovary* de G. Flaubert

Norioki Sugaya

CHAPITRE 1: Cinq thèmes avant-textuels

Nous sommes au début du chapitre III de *Bouvard et Pécuchet*. L'échec de la fabrication de conserves et celui de la distillation de la « Bouvarine » ont conduit nos deux héros à étudier la chimie : « C'est que, peut-être, nous ne savons pas la chimie!¹ » Mais, tout de suite, ils se heurtent à de grandes difficultés. Et ils recourent au docteur Vaucorbeil qui pourrait, « sans doute, les éclairer ». Après lui avoir « exposé le but de leur visite », Pécuchet pose brusquement une question:

— « Nous désirons connaître premièrement l'atonicité supérieure. »

Le médecin rougit beaucoup, puis les blâma de vouloir apprendre la chimie.

— « Je ne nie pas son importance, soyez-en sûrs! mais actuellement, on la fourre partout! Elle exerce sur la médecine une action déplorable. »²

Réaction très suggestive du docteur! Il devient rouge. Il ne répond pas à la question de Pécuchet. Et il déplore la mauvaise influence de la chimie sur la médecine. C'est un passage très ambigu que l'on peut interpréter de différentes façons. Pourquoi Vaucorbeil a-t-il rougi? Par son indignation contre la chimie? Ou plutôt, il n'a pas pu expliquer l'atonicité supérieure? Et il a esquivé la question en critiquant la chimie? Bouvard et Pécuchet prennent cette critique au sérieux. Et sans hésitation ils abandonnent la chimie pour se lancer dans l'étude médicale. Pourtant cette interprétation naïve des deux personnages ne prouve rien. Elle ne prouve ni la sincérité du médecin ni le contraire. Aucun indice textuel ne vient fixer définitivement le vrai motif de l'attitude de Vaucorbeil, qui demeure indécidable³.

¹Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Édition de Claudine Gothot-Mersch, Gallimard, « folio », 1979, p.115.

²*Ibid.*, p.117.

³Cette pluralité sémantique est, bien sûr, très inégale en intensité. Le lecteur est naturellement porté à choisir l'interprétation négative. Il n'est pas très difficile de deviner un désarroi dans la rougeur du docteur et d'interpréter son argument comme un prétexte pour cacher son ignorance. Cependant il n'en reste pas moins que le texte ne nous donne aucune preuve définitive sur ce point. Il suggère. Mais il n'affirme pas. Il reste ouvert à différentes lectures.

Reportons-nous maintenant à l'avant-texte. Mais ce n'est pas pour déterminer la vraie raison de la réaction de Vaucorbeil par l'investigation des manuscrits. Il ne faut pas abolir l'indécidabilité du texte définitif avec l'avant-texte. En aucun cas, les indices donnés par l'avant-texte ne peuvent constituer la vérité du texte, ni réduire son ambiguïté. Bien au contraire, nous allons essayer d'élargir la pluralité sémantique. Car le texte ne présente jamais un seul sens. Il est un réseau plus ou moins complexe de significations. Cependant toutes ces significations ne sont pas nécessairement manifestes à la surface lisse du texte, quoiqu'elles s'inscrivent là. La cohérence apparente du texte les dérobe à nos yeux et nous empêche de faire une lecture plurielle. En effet, la réaction du docteur, qui ne paraît pas compliquée au premier abord, comporte plusieurs thèmes tantôt psychologiques tantôt épistémologiques. Ces thèmes soutiennent le texte définitif, parce qu'il n'aurait pas pu être écrit sans eux. D'ailleurs, dans la plupart des cas, le texte implique son épaisseur avant-textuelle. Les éléments qui constituaient cette épaisseur font partie plus ou moins du réseau de significations du texte. Ils sont voilés, mais ils ne sont pas tout à fait éliminés. Mettons-les en lumière. Nous pourrions saisir ainsi la polysémie latente du passage qui sert de transition entre la chimie et l'anatomie.

Dès le premier brouillon que l'on pourrait qualifier plutôt de scénario développé (g225¹, f^o213)⁴, l'essentiel de la transition se trouve déjà fixé. Bouvard et Pécuchet « vont consulter le Dteur » à propos de la chimie. Mais contrairement à leur attente, il « les dissuade » de cette discipline. Séduits alors par la « vue d'un Écorché », ils se mettent à étudier l'anatomie. Flaubert développera ce schéma fondamental aux étapes suivantes et inventera plusieurs thèmes, qui constituent ce que nous appelons l'épaisseur avant-textuelle. Dans les brouillons de ce passage, on peut repérer au moins cinq thèmes importants; deux thèmes portent sur les motivations psychologiques du comportement du docteur. Trois autres sont plutôt épistémologiques et tirent leur valeur de leur référence implicite. Ils sont tous des arguments allégués par le médecin pour s'opposer à l'idée de « vouloir apprendre la chimie ». Examinons alors ces cinq thèmes en détail, tout en essayant de respecter le plus possible l'ordre chronologique et la dynamique de la genèse.

Le premier brouillon renferme déjà une petite notation concernant le premier thème: « antécédents ». Cette notation est mise à côté de la critique de la chimie par Blin = Vaucorbeil: « les dissuade de la chimie ». La juxtaposition est ici très suggestive. Elle

⁴En ce qui concerne les scénarios proprement dits (gg10), il n'y a rien de décisif pour notre sujet.

nous amène à supposer une relation causale. Le médecin n'a-t-il pas eu quelques expériences amères? Et sa dissuasion est-elle vraiment impartiale?

Le deuxième brouillon (g225¹, f°234) développe ce thème et confirme notre hypothèse. D'abord,

[Ses antécédents.] refusé au concours de l'internat

- *avait exercé à plusieurs*< s > **villages**

*Aigri. se regardant comme déplacé mauvais caractère ¶*⁵

Et puis dans la marge,

Ayant échoué au concours de l'internat.

C'était un homme aigri.

découragé - & qui naturellement

décourageait les autres.

Voilà les antécédents du docteur. Son ambition manquée détermine son « mauvais caractère ». Il cherche à passer son ressentiment sur les autres, comme il décourage nos deux apprentis chimistes. Il est à remarquer que la seconde élaboration marginale est liée directement à la réponse du médecin: « les dissuade d'étudier la chimie » (directement, parce que le passage qui la suit dans la marge « il leur prêterait <...> » est barré.) Ainsi s'établit de plus en plus clairement la relation causale, qui n'était d'abord que suggérée.

Une autre motivation psychologique commence à s'esquisser à partir du troisième brouillon (composé de deux folios; f°235 et f°237), qui continue en même temps à enrichir le premier thème. Ce second thème touche aussi les déboires personnels du docteur. Il a échoué cette fois non au concours de l'internat, mais dans l'étude même de la chimie. Dans la marge du f°237, « les deux amis restent interdits » devant la déclaration démoralisante de Blin, qui dit que l'on ne peut pas apprendre la chimie « *seul, loin des villes sans maître. qui vous fit faire des expériences.* » (f°235; cette impossibilité d'étudier la chimie

⁵Pour la transcription, nous avons adopté les sigles suivants:

[...]: passage supprimé

italique: passage ajouté

{...}: crochets insérés par Flaubert quand il souhaite supprimer tel mot, tel passage, sans pour autant les raturer immédiatement

<...>: intervention du transcripteur

<illis.>: mot illisible

...: lecture conjecturale

sans médiateur du savoir sera notre troisième thème.) Pécuchet y riposte: « cependant avec de la volonté ... on réussit? » > La réponse de Blin introduit le second thème:

[ça ne suffit] - "pas toujours

[<illis.>]

répliqua le Dteur, [faisant

amèrement

Sans, faisant sans doute

allusion à lui même]

Le docteur fait allusion à ses propres déboires. On ne réussit pas toujours avec de la volonté, comme le montre son exemple. Cette allusion plus ou moins inconsciente à son propre échec nous fournit une autre explication de ses attaques contre la chimie. Le docteur n'espère pas que Bouvard et Pécuchet réussissent dans cette étude, parce qu'il y a échoué lui-même. De plus, cette motivation plus directe éclaire mieux la réaction immédiate de Blin à la question posée par Pécuchet sur l'atOMICITÉ supérieure:

docteur à cette question

- [Pour] Le [médecin] devint *très* rouge [jusqu'aux oreilles & répondit]

- P.quoi me demandez-vous [ça?] *cela?* (F°235)

Avec le second thème, le sens de cette rougeur devient clair. Le docteur n'a pas pu répondre à la question, lui qui n'avait pas réussi à apprendre la chimie. Sa colère est une enveloppe pour cacher son trouble intérieur. On pourrait dire que cette nouvelle motivation psychologique est plus efficace que la première, parce qu'elle concerne directement la chimie et qu'elle permet un réseau de significations plus large.

Or ces deux thèmes psychologiques ne subsisteront pas longtemps. Le premier thème est supprimé dans le cinquième brouillon (F°301v°). Quant au second thème, la marge inférieure du septième brouillon (F°239v°) en donne la version la plus explicite:

& & se vengeant [sur elle<= la chimie>] de ne pas

la dénigra.

la savoir. il [déplora son influence

désastreuse sur la médecine.]⁶

⁶Tout ce passage est barré de traits verticaux.

Le narrateur motive explicitement la réaction du docteur en citant son ressentiment personnel. Nul doute sur ce point. Or paradoxalement ce degré maximum de la motivation est immédiatement suivi de l'effacement complet de ce second thème. À l'étape de la motivation psychologique succède celle de la démotivation. Dès le huitième brouillon, nous voyons le docteur déconseiller aux deux héros de continuer la chimie en alléguant plusieurs arguments, sans pour autant pénétrer dans sa psychologie intérieure.

Comment comprendre cette « démotivation »⁷? Ce qu'il faut éviter absolument, c'est d'expliquer le texte définitif par ces deux motivations psychologiques qu'on vient de traquer dans l'avant-texte. Il faut respecter leur suppression, qui modifie nécessairement le réseau de significations. Pourtant cela n'empêche pas qu'elles continuent à faire partie de ce réseau, mais chacune seulement comme une des possibilités. Après leur effacement, le lecteur a le droit d'avoir d'autres interprétations. Ôter les motivations rigoureuses, c'est donc produire la pluralité. L'avant-texte est souvent beaucoup plus univoque chez Flaubert. Et c'est le processus de la genèse qui produit peu à peu l'indécidabilité du texte définitif, en éliminant diverses clés herméneutiques qui ont été élaborées dans la première phase de la rédaction.

« Ce qui était trop clair, <...> Flaubert travaille à le rendre indécidable. » De ce travail résultent les « formes <...> disponibles pour le jeu des interprétations »⁸. Or comme l'a remarqué P.-M. de Biasi⁹, il faut conserver une trace minimale de la motivation supprimée pour déclencher ce jeu interminable. « Le médecin rougit beaucoup ». Sans cette trace, il n'y aurait plus de pluralité sémantique. Cette rougeur nous inspire un soupçon et nous incite à chercher un mobile caché de la réaction du docteur, sans que aucun indice n'arrête définitivement cette quête sémantique. La connaissance de l'avant-texte n'abolit pas l'indécidabilité du texte définitif. Tout au contraire, elle met en lumière quelques significations latentes. En plus elle nous permet d'assister au processus même de la production du texte polysémique.

Continuons à dégager l'épaisseur avant-textuelle et passons maintenant aux trois thèmes épistémologiques. Tous ces thèmes apparaissent à la fois dans le deuxième brouillon (f°234). Voici la première occurrence du premier thème épistémologique:

⁷Voir Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Éditions du Seuil, 1982, pp.384-386 et 462.

⁸Pierre-Marc de Biasi, « Flaubert et la poétique du non-finito », *Le Manuscrit inachevé; Écriture, Création, Communication*, Éditions du Centre national de la Recherche scientifique, « Textes et Manuscrits », 1986, pp.54-55.

⁹*Ibid.*, p.59.

*impossible de l'apprendre <la chimie> seul. mettre la main
à la pâte. - être préparateur*

Il est indispensable d'avoir un bon directeur pour apprendre la chimie. On doit aussi « mettre la main à la pâte », c'est-à-dire faire des expériences chimiques lui-même. Les réflexions purement livresques ne sont pas efficaces dans ce domaine. La meilleure méthode est donc de devenir préparateur de laboratoire. Ainsi on pourrait assister quotidiennement aux expériences de chimie sous la direction d'un professeur. Or il s'agit ici d'un discours épistémologique qui était très répandu au XIX^e siècle.

Déjà au siècle des Lumières, Venel avait insisté sur « la nécessité de se rendre familiers tous les procédés, toutes les opérations, toutes les manœuvres des arts chimiques » dans l'article « Chymie » de l'*Encyclopédie*. « Quiconque a vécu six mois parmi les fourneaux, ou qui sachant ce que c'est que la Chimie, a été à portée d'entendre discourir sur l'art, le plus profond spéculatif & l'artiste expérimenté ne sauroit se méprendre à la supériorité absolue du dernier¹⁰. » Mais c'est surtout après la révolution de Lavoisier que le travail expérimental a été intégré comme une nécessité dans la formation du chimiste¹¹. On commence alors à « entraîner les élèves aux travaux de laboratoire ». Personne ne peut plus devenir chimiste professionnel sans s'initier aux expériences. « Il faut un entraînement quotidien intensif aux manipulations chimiques, sous la houlette d'un maître ».

Au XIX^e siècle « se forment dans certaines villes d'Europe des écoles de recherche autour d'un professeur-patron ». Et avec ces écoles se créent « les tâches d'aide de laboratoire ou de préparateur que les patrons confient de préférence à de jeunes chercheurs préparant leur thèse ». En France, cet enseignement de laboratoire se pratique hors des facultés où « les professeurs délivrent un enseignement plus mondain et superficiel: des cours très brillants, agrémentés de quelques expériences spectaculaires. » C'est plutôt dans les grandes écoles comme l'École polytechnique que les jeunes chimistes français apprennent leur métier. Là ils ont accès à des laboratoires et se familiarisent avec le travail expérimental indispensable pour leur formation. Maintenant la chimie est devenue une activité collective. Il est impossible de « l'apprendre seul, loin des villes », comme le dit le médecin de

¹⁰Venel, art. « Chymie », *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, t.3, Nouvelle impression en facsimilé de la première édition de 1751-1780, Stuttgart - Bad Cannstatt, Friedrich Frommann Verlag (Günther Holzboog), 1966, pp.420-421.

¹¹Voir Bernadette Bensaude-Vincent et Isabelle Stengers, *Histoire de la chimie*, La Découverte, « Histoire des sciences », 1993, pp.127-134.

Chavignolles. Il faut travailler en équipe sous la direction d'un maître dans un laboratoire bien équipé. « Autrement on n'y parviendrait pas. » (F°235)

Passons au deuxième thème épistémologique: la mauvaise influence de la chimie sur la médecine. Flaubert l'inscrit deux fois dans le F°234:

*du reste elle <= la chimie> fait du mal à
la médecine*

Et plus bas,

- Voulez vous savoir mon opinion. La chim<ie>
empiète trop sur la médecine
développe

Ce thème demeurera à la surface du texte. On lit ces phrases de Vaucorbeil dans le texte définitif: « mais actuellement, on la fourre partout! Elle exerce sur la médecine une action déplorable. » L'adverbe « actuellement » mérite une remarque. Il nous renvoie au contexte culturel des années 1840 où se déroule l'histoire de ce roman. B. Bensaude-Vincent et I. Stengers ont décrit dans leur livre l'élévation du statut de la chimie dans la première moitié du XIX^e siècle¹². La création de revues spécialisées, celle des sociétés chimiques et la promotion de la chimie dans l'enseignement supérieur, tout cela contribue à la professionnalisation du chimiste. « À la fin du XVIII^e siècle la chimie n'était cultivée en Europe que par quelques dizaines de savants qui avait pour la plupart d'autres activités à côté ». Au XIX^e siècle la situation s'est complètement inversée. Cette science empiète maintenant sur d'autres études « non seulement pharmaceutiques et médicales, mais aussi d'ingénierie et d'agriculture. » Et « en France, la chimie est une composante essentielle des programmes de l'École polytechnique à sa création, du Conservatoire national des arts et métiers puis de l'École centrale des arts et manufactures. » C'est précisément dans ce contexte culturel que le docteur Vaucorbeil déplore l'empiétement de la chimie sur la médecine.

Or il y a un autre contexte très important derrière les phrases du docteur. Car le refus de l'application de la chimie à la médecine est un des grands thèmes médicaux de la première moitié du XIX^e siècle. Celui qui a formulé ce lieu commun est Xavier Bichat (1771-1802),

¹² *Ibid.*

fondateur de l'anatomie moderne. Le médecin de Chavignolles ne fait que répéter cette idée reçue répandue par ce grand anatomiste et ses successeurs. En ce qui concerne le système de Bichat, son enjeu est le vitalisme. D'après lui, la vie ne peut pas être expliquée par les sciences physiques et chimiques. D'où la nécessité de créer une nouvelle physiologie qui se fonde complètement sur la logique de la vie. Pourtant ce problème est tellement important que nous analyserons dans le chapitre prochain ce refus de la chimie dans l'avant-texte de *Bouvard et Pécuchet* et dans les livres de Bichat.

[- qu'est-ce qu'on en sait de la chimie organique]

N Il faut auparavant connaître les organes.

... développ.

- tiens c'est une idée.

... Silence.

Voilà le troisième et dernier thème épistémologique dans le deuxième brouillon. Le docteur se sert de ce thème comme des deux autres pour critiquer l'intention des deux héros d'apprendre la chimie, en particulier la chimie organique. Avant de commencer l'étude de la chimie organique, il faut bien connaître les organes. Parce que sans être au courant de l'anatomie, il serait tout bonnement impossible d'entreprendre cette étude compliquée. Alors essayons de dégager l'épaisseur épistémologique de ce thème.

Il est évident que ce dernier thème implique l'idée de l'enchaînement nécessaire des différentes disciplines. Cette idée très courante au XIX^e siècle a été systématisée par Auguste Comte dans son *Cours de philosophie positive* (1830-1842). Le positivisme fondé par Comte est avant tout une philosophie des sciences qui réfléchit sur le pouvoir des sciences dans la société. Et cette philosophie a instauré la hiérarchie des sciences comme une des lois fondamentales. Chaque savoir présuppose les autres savoirs plus élémentaires. Il y a une « dépendance successive » entre les phénomènes de différentes catégories, dont l'« ordre est déterminé par le degré de simplicité, ou, ce qui revient au même, par le degré de généralité des phénomènes ». « C'est donc par l'étude des phénomènes les plus généraux ou les plus simples qu'il faut commencer, en procédant ensuite successivement jusqu'aux phénomènes les plus particuliers ou les plus compliqués, si l'on veut concevoir la philosophie naturelle d'une manière vraiment méthodique;¹³ » A. Comte a figuré cet enchaînement

¹³ Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*, dans *Philosophie des sciences*, Présentation, choix de textes et notes par Juliette Grange, Gallimard, « TEL », 1996, pp.104-105.

rationnel sous la forme d'un tableau intitulé « Hiérarchie théorique des Conceptions humaines, ou Tableau synthétique de l'Ordre universel »¹⁴. Les disciplines principales sont là disposées verticalement dans l'ordre de généralité, auquel l'on doit obéir strictement dans ses études. « Ainsi, les physiciens qui n'ont pas d'abord étudié l'astronomie, au moins sous un point de vue général; les chimistes qui, avant de s'occuper de leur science propre, n'ont pas étudié préalablement l'astronomie et ensuite la physique; <...> ont manqué à l'une des conditions fondamentales de leur développement intellectuel¹⁵. »

Or qu'est-ce que la chimie organique? Aujourd'hui elle « est l'étude de la chimie du carbone et de ses combinaisons »¹⁶. Cependant jusqu'au milieu du XIX^e siècle elle était une division de la chimie « qui a pour but l'étude des éléments complexes qui constituent les corps organisés, et étudie leurs propriétés et leurs fonctions dans l'organisme »¹⁷. Ce que l'on appelle la force vitale nécessite cette division particulière. Dans les êtres vivants les corps simples « sont combinés d'après un mode d'association qui ne peut s'effectuer qu'en vertu de l'influence de la vie »¹⁸. On comprend facilement que l'étude chimique de l'organisme se rapproche de la physiologie. Pour Berzelius, par exemple, ces deux disciplines ne font qu'une. « Développer les phénomènes des opérations chimiques qui s'accomplissent dans le corps vivant, est le but scientifique auquel tendent, en dernière analyse, les efforts de la chimie animale, et fait le but principal de la physiologie, science de la plus haute importance pour l'art de guérir¹⁹. » Et ce chimiste n'hésite même pas à employer le mot « physiologie » pour désigner la chimie organique des animaux²⁰.

Notre thème avant-textuel se traduit donc de cette façon: il faut étudier l'anatomie

¹⁴A. Comte, *Catéchisme positiviste ou Sommaire Exposition de la Religion universelle, en Onze Entre-tiens systématiques entre une Femme et un Prêtre de l'HUMANITÉ*, Chez l'Auteur et Chez Carilian-Gœury et Vor Dalmont, 1852, p.62.

¹⁵A. Comte, *Cours de philosophie positive*, op. cit., p.116. Sur ce point, il est intéressant de découvrir la préhistoire de ce dernier thème avant-textuel, qui avait été d'abord inscrit dans un brouillon de la section de la chimie (P^o228). « ils étudie[ron]t d'abord les organes, l'anatomie, avant de se mettre à la ch. org. » Flaubert pense évidemment à une nouvelle disposition des disciplines étudiées par Bouvard et Pécuchet. L'idée reçue positiviste fonctionne ici au niveau de l'architecture générale du roman. Ensuite le romancier opère une mise à distance de ce thème et le relègue au statut d'une idée du médecin peu fiable de Chavignolles.

¹⁶*Grand Larousse Universel*, t.11, Larousse, 1984, art. « Organique ».

¹⁷Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, t.5, Administration du Grand Dictionnaire Universel, 1869, art. « Chimie ».

¹⁸J. J. Berzelius, *Traité de Chimie*, traduit par A. J. L. Jourdan, t.1, Firmin Didot Frères, J.-B. Baillière, 1829, p.199.

¹⁹*Ibid.*, traduit par M^e. Esslinger, t.7, 1831, p.1.

²⁰« Les principaux détails dans lesquels j'entrerai se rapporteront donc à la physiologie de l'homme. » (*Ibid.*, t.7, p.2.)

avant la physiologie. Mais y a-t-il des idées plus banales que celle-ci? A. Comte affirme qu'« il serait heureusement inutile aujourd'hui de démontrer que les études physiologiques supposent préalablement des notions anatomiques; personne ne conteste plus qu'il soit indispensable de connaître la structure d'un appareil avant d'en étudier le jeu²¹. » Et la phrase suivante tirée du *Traité de Chimie* de Berzelius pourrait être considérée comme un commentaire de l'argument du docteur Blin: « pour bien concevoir les phénomènes chimiques qui ont lieu dans le corps vivant, il est indispensable de connaître sa structure, c'est-à-dire de posséder l'anatomie²². »

Ce thème positiviste disparaît très tôt. Ou plutôt il s'absorbe dans le thème précédent, c'est-à-dire dans le refus de l'application de la chimie sur la médecine. Dans le troisième brouillon (f°235), Flaubert y ajoute un exemple concret de l'enchaînement: « Car ... avant la fibrine, la fibre, avant hématosine, le sang ... etc. » Cette image est biffée avec le dernier thème entier. Mais tout de suite après (dans le f°237, seconde moitié du troisième brouillon), on la voit resurgir avec le deuxième thème épistémologique. Elle est utilisée cette fois moins pour indiquer l'ordre des études à suivre que pour illustrer l'inutilité de l'analyse chimique de la vie. « Ce qui se passe dans une cornue diffère de ce qui se passe dans l'estomac etc. Avant de nous faire des théories sur la fibrine & l'hématosine, - sachez ce que c'est le sang & la fibre. » Ici la préposition « avant » ne possède guère la valeur de l'ordre temporel. Il s'agit plutôt de nier tout simplement l'efficacité de l'analyse chimique, ce qui est plus clair dans le folio suivant (f°236v°): « fibrine hématosine. - plutôt la fibre & le sang » Enfin le septième brouillon (f°239v°) reprend la même image pour une autre phrase. « Vous ne ferez pas du sang avec de l'hématosine & de l'eau* <...> » Cette phrase parle de l'irréductibilité de l'organisme à la composition chimique et ne garde plus aucune trace du thème de l'enchaînement rationnel.

Voilà l'épaisseur avant-textuelle de la réaction et de la réponse du docteur Vaucorbeil. Les cinq lignes de l'édition Gothot-Mersch sont soutenues par ces cinq thèmes avant-textuels que notre analyse vient de mettre en lumière. Peut-être est-il utile de faire ici un tableau génétique de cette épaisseur²³, qui nous aide à saisir le processus génétique globalement et

²¹ A. Comte, *Cours de philosophie positive*, t.3, 5^e édition identique à la première, Au Siège de la Société positiviste, 1893, p.376.

²² J. J. Berzelius, *op. cit.*, t.7, p.1.

²³ Dans les trois volumes de brouillons conservés (g225¹-g225³), il manque un folio qui devrait être la seconde moitié du cinquième brouillon.

à nous rendre compte des relations entre ces cinq thèmes:

occurrence (g225 ¹)	1 ^{er} thème psych.	2 ^e thème psych.	1 ^{er} thème épist.	2 ^e thème épist.	3 ^e thème épist.
1. f°213	◇				
2. f°234	◇		◇	◇	◇
3. f°235 et f°237	◇	◇	◇	◇	◇
4. f°224v° et f°236v°	◇	◇	◇	◇	
5. f°301v° (et ?)	◇		◇		
6. f°233		◇	◇	◇	
7. f°239v°		◇	◇	◇	◇
8. f°231			◇	◇	
9. f°290v°			◇	◇	
10. f°291v°			◇	◇	
11. f°293v°			◇	◇	
12. f°318v°			◇	◇	
13. f°351v°				◇	
14. g224, f°48 (texte déf.)				◇	

À partir du deuxième brouillon jusqu'au septième, des thèmes épistémologiques coexistent avec un ou deux thèmes psychologiques. Quel effet résulte de cette coexistence? Les thèmes psychologiques nous révèlent les motifs profonds de la réaction du docteur et discréditent les arguments scientifiques allégués par lui. Les thèmes épistémologiques, qui paraissent d'abord assez convaincants, sont réduits aux problèmes du mauvais caractère d'un personnage et de son ressentiment personnel contre la chimie. Une ironie se produit de ce décalage entre le sérieux des arguments et la mesquinerie des vrais mobiles. Cette ironie porte d'abord sur le docteur, responsable de ce décalage. Mais ne porte-t-elle pas atteinte aussi aux arguments utilisés par lui? La juxtaposition des thèmes psychologiques et des thèmes épistémologiques fait fonction de critique indirecte de ceux-ci. Les doctrines scientifiques n'échappent pas à l'effet de la dévalorisation.

L'avant-texte est un piège. On ne peut pas trop insister sur ce point. Il ne faut jamais

négliger la suppression des deux motivations psychologiques. Le texte définitif n'en garde que des traces très ambiguës. Il possède une autonomie par rapport à l'ensemble de l'avant-texte. L'ironie que nous venons d'analyser dans les brouillons n'y constitue plus qu'une des significations possibles.

L'avant-texte est un trésor. Sa lecture enrichit énormément le réseau de significations du texte définitif. Elle est surtout efficace pour repérer l'épaisseur épistémologique qui s'inscrit, quoique peu visible, dans le texte. L'avant-texte dévoile souvent des contextes culturels qui ont rendu possible à l'écrivain d'écrire tel passage, telle phrase ou tel mot. Des trois thèmes épistémologiques que nous avons découverts dans les brouillons, deux ne sont pas manifestes à la surface du texte définitif. Le thème de la nécessité d'avoir un maître demeure explicite jusqu'au douzième brouillon, mais disparaît finalement. Quant au thème de l'enchaînement, il s'intègre et se dissout dans notre second thème épistémologique, celui de la mauvaise influence de la chimie sur la médecine. Cependant ils ne sont peut-être pas tout à fait éliminés. Ils subsistent même dans le texte définitif comme des murmures sourds difficiles à entendre. Et il est légitime de remonter à l'avant-texte pour bien distinguer ces murmures.

CHAPITRE 2: Le refus de l'application de la chimie

Bichat commence les *Considérations générales* de son *Anatomie générale* par cette affirmation: « Il y a dans la nature deux classes d'êtres, deux classes de propriétés, deux classes de sciences. Les êtres sont organiques ou inorganiques, les propriétés vitales ou non vitales, les sciences physiologiques ou physiques²⁴. » Le point de départ du fameux vitalisme de Bichat est cette constatation de la différence immense qui sépare les deux classes. Les lois vitales, « sans cesse variables dans leur intensité, leur énergie, leur développement, passent souvent avec rapidité du dernier degré de prostration au plus haut point d'exaltation, s'accroissent et s'affaiblissent tour à tour dans les organes, et prennent, sous l'influence des moindres causes, mille modifications diverses. » Les lois physiques, « au contraire, fixes, invariables, constamment les mêmes dans tous les temps, sont la source d'une série de phénomènes toujours uniformes²⁵. »

²⁴Xavier Bichat, *Anatomie générale appliquée à la Physiologie et à la Médecine* (1801), dans *Recherches physiologiques sur la Vie et la Mort (première partie) et Autres Textes*, Présentation et notes par André Pichot, GF-Flammarion, 1994, p.217.

²⁵X. Bichat, *Recherches physiologiques sur la Vie et la Mort* (1800), dans *Ibid.*, pp.120-121.

L'uniformité des phénomènes physiques et la variabilité des phénomènes organiques. De ce dualisme résulte la nécessité absolue de dissocier les sciences physiques et physiologiques. On a souvent essayé d'expliquer les phénomènes de la vie en y appliquant les notions forgées pour les études des êtres inorganiques, soit l'attraction, l'élasticité, l'affinité, etc. Loin d'éclaircir les difficultés des sciences physiologiques, ces notions mal adaptées nuisent à leur développement. « La physiologie eût fait plus de progrès, si chacun n'y eût pas porté des idées empruntées des sciences que l'on appelle accessoires, mais qui en sont essentiellement différentes²⁶. » L'astronomie, la physique et la chimie doivent être complètement séparées de la science des corps organisés. « C'est un contresens dans ces sciences, que de les entremêler²⁷. »

Les fonctions vitales sont infiniment variables. Il n'est pas possible de les soumettre au calcul. Elles changent tout le temps et ne sont jamais prévisibles. En physique on peut calculer exactement « le retour d'une comète, les résistances d'un fluide parcourant un canal inerte, la vitesse d'un projectile, etc.; mais calculer, avec Borelli, la force d'un muscle, avec Keil la vitesse du sang, avec Jurine, Lavoisier, etc., la quantité d'air entrant dans le poumon, c'est bâtir sur un sable mouvant un édifice solide par lui-même, mais qui tombe bientôt faute de base assurée²⁸. »

Il en est de même de l'analyse chimique. La vitalité des fluides vivants ne permet pas de fixer leurs compositions. Les fluides inertes, toujours identiques dans leurs principes « sont connus dès qu'on les a analysés une fois; » Mais pour bien connaître les fluides vivants, il faudrait faire « une foule d'analyses faites dans toutes les circonstances possibles. » Parce que le même fluide subit un nombre infini de modifications suivant les états de l'organisme. À la limite, on pourrait dire qu'il s'agit d'« une foule de fluides réellement différents: car ne sont-ce pas deux fluides, que la sueur et l'urine rendues en une circonstance, et la sueur et l'urine versées dans une autre?²⁹ » Ainsi Bichat met en doute les bases de « la chimie animale », c'est-à-dire de la chimie organique. Les chimistes analysent « l'urine, la salive, la bile, etc., prises indifféremment sur tel ou tel sujet; et de leur examen résulte la chimie animale; » Mais ces analyses ne tiennent aucun compte de la variabilité fondamentale des fluides vivants. Voyons comment Bichat qualifie la chimie animale: « c'est, si je puis parler

²⁶ *Recherches*, p.123.

²⁷ *Anatomie*, p.233.

²⁸ *Recherches*, p.121.

²⁹ *Anatomie*, p.234.

ainsi, l'anatomie cadavérique des fluides³⁰. » Cadavérique, puisqu'elle manque toujours de saisir la vitalité des fluides.

C'est donc le vitalisme qui amène le grand anatomiste à refuser la chimie catégoriquement. « L'instabilité des forces vitales a été l'écueil où sont venus échouer tous les calculs des physiciens-médecins du siècle passé. Les variations habituelles des fluides vivants qui dérivent de cette instabilité, pourraient bien être un obstacle non moins réel aux analyses des chimistes-médecins de celui-ci³¹. » La vie est irréductible aux lois physiques et chimiques. L'excès des vivants sape toutes les tentatives des chimistes-médecins pour expliquer les phénomènes vitaux³².

Or il y a une contradiction fondamentale dans le système de Bichat. Car, malgré son refus formel de l'application de la physique et de la chimie aux sciences physiologiques, il veut construire une nouvelle physiologie sur le modèle de ces sciences physiques. Plus précisément, il essaie de donner à sa physiologie la même structure que Newton a donnée à la physique. « Les sciences physiques ainsi que les physiologiques se composent <...> de deux choses; 1° de l'étude des phénomènes, qui sont les effets; 2° de la recherche des connexions qui existent entre eux et les propriétés physiques ou vitales, qui sont les causes³³. » Dans plusieurs endroits de ses livres, il avoue expressément le modèle de son raisonnement. « Le rapport des propriétés comme causes, avec les phénomènes comme effets, est un axiome presque fastidieux à répéter aujourd'hui en physique, en chimie, en astronomie, etc. Si cet ouvrage établit un axiome analogue dans les sciences physiologiques, il aura rempli son but³⁴. »

³⁰ *Recherches*, p.121.

³¹ *Ibid.*, p.122.

³² Il faudrait jeter un coup d'œil sur ces tentatives chimiques de l'époque. Vingt ans après la première édition des *Recherches*, Magendie critique le jugement de Bichat dans une de ses notes ajoutées à la quatrième édition de cet ouvrage. D'après ce commentateur, Bichat n'était pas équitable avec les sciences physiques, parce que « même au temps de Bichat on ne pouvait se dissimuler que c'était au progrès de ces mêmes sciences que l'on devait l'explication de plusieurs phénomènes très importants; que l'on devait de connaître ce qui se passe dans la respiration, de savoir par quels moyens un corps vivant se maintient toujours entre certaines limites de température, etc. » (*Recherches*, p.123. La quatrième édition a paru en 1822.) Il s'agit, bien sûr, des travaux de Lavoisier. Dans ses *Mémoires sur la respiration et la transpiration des animaux* (1777-1790) et *Mémoire sur la chaleur* (1780), le fondateur de la chimie moderne a appliqué cette science pour éclaircir ces fonctions physiologiques. C'est précisément contre ce mouvement grandissant de l'empiétement de la chimie que Bichat et ses successeurs persistaient à refuser son application.

³³ *Anatomie*, p.219.

³⁴ *Ibid.*, p.215.

Ce modèle implique « qu'il ne faut point remonter au-delà dans nos explications »³⁵. En effet Newton n'a pas cherché à découvrir les « causes premières ». Il a simplement constaté l'existence d'une propriété physique, c'est-à-dire de l'attraction. De même, Bichat étudie les propriétés vitales et leurs effets sans en rechercher le principe. Par cela il se distingue des autres vitalistes, qui commencent par déterminer la nature de ce principe. « L'âme de Stahl, l'archée de Van Helmont, le principe vital de Barthez, la force vitale de quelques-uns, etc. » se sont tous écroulés. Pourquoi? Parce que « telles sont, en effet, les étroites limites de l'entendement humain, que la connaissance des causes premières lui est presque toujours interdite »³⁶. » Il est donc impossible de définir le principe de la vie. Bichat reste volontairement en deçà, en se réclamant des sciences physiques modernes.

Aujourd'hui l'on considère Bichat comme précurseur de l'histologie, science des tissus. Avant lui, l'anatomie avait eu les organes comme unités de l'organisme. Il les a remplacés par les tissus, éléments constitutifs des organes, et qui « les traversent, les apparentent, et, au-dessus d'eux, constituent de vastes systèmes »³⁷. Une des originalités de l'*Anatomie générale* « consiste à considérer isolément, et à présenter, avec tous leurs attributs, chacun des systèmes simples qui, par leurs combinaisons diverses, forment nos organes »³⁸. » Bichat décrit successivement 21 tissus auxquels l'analyse pourrait réduire tout l'organisme. Or il raisonne encore une fois sur le modèle de la chimie. « La chimie a ses corps simples, qui forment, par les combinaisons diverses dont ils sont susceptibles, les corps composés: <...> De même l'anatomie a ses tissus simples, qui, par leurs combinaisons quatre à quatre, six à six, huit à huit, etc., forment les organes »³⁹. »

« L'analyse, à la manière de Lavoisier, a servi de modèle épistémologique à la nouvelle anatomie »⁴⁰. Mais alors, pourquoi Bichat a-t-il refusé la chimie au niveau des techniques d'analyse? Comment interpréter cette contradiction? Contradiction, parce que si les sciences physiques et les sciences physiologiques sont, comme le prétend l'anatomiste, deux choses fondamentalement différentes, cela devrait l'empêcher de leur donner une même structure. Y avait-il chez lui quelque nécessité profonde de rejeter l'analyse chimique de

³⁵ *Ibid.*, p.219.

³⁶ *Recherches*, pp.119-120.

³⁷ Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, 3^e édition, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 1993, p.129. (1^{re} éd.: 1963)

³⁸ *Anatomie*, p.213.

³⁹ *Ibid.*, p.253.

⁴⁰ M. Foucault, *op. cit.*, p.171.

l'organisme? M. Foucault propose une interprétation. D'après ce philosophe, tous les problèmes de l'anatomie pathologique du début du XIX^e siècle se résument en celui de la visibilité latente. Pour Bichat et ses disciples, le principal est « de savoir si à l'ouverture du cadavre le malade <...> portera ou non des altérations visibles. » Naturellement ils ont refusé l'analyse chimique, parce qu'« elle n'a pas fonctionné comme prolongement technique de <leur> regard. » Et « l'intervention des techniques qui posent des problèmes de mesure, de substance, de composition, au niveau des structures invisibles est mise hors circuit⁴¹. »

L'expérimentation de Bichat est très significative sur ce point. Car il fait des expériences. Il soumet tous les tissus simples « à la dessiccation, à la putréfaction, à la macération, à l'ébullition, à la coction, à l'action des acides, des alcalis, etc⁴². » Pourtant ces expériences ne contredisent point son refus de l'application de la chimie. Elles n'apportent aucune lumière sur la composition chimique des tissus. Bichat explique lui-même le sens de ses expériences dans la préface de l'*Anatomie générale*. « Or on verra facilement que ces essais n'ont point pour but d'indiquer la composition, de fixer les éléments divers, d'offrir par conséquent l'analyse chimique des tissus simples. Sous ce rapport, ils seraient insuffisants. Leur objet est d'établir des caractères distinctifs pour ces divers tissus, de montrer que chacun a son organisation particulière comme il a sa vie propre, de prouver, par la diversité des résultats qu'ils donnent, que la division que j'ai adoptée repose, non sur des abstractions, mais sur les différences de structure intime⁴³. » Différencier les divers tissus, c'est en effet le but principal de Bichat, qui décrit, par exemple, « l'action des divers agens<sic> sur le tissu artériel »; « En se desséchant, le tissu artériel ne perd que très-peu de son épaisseur: c'est même un phénomène qui le distingue de la plupart des autres tissus. » « À l'instant de l'ébullition, racornissement marqué, moindre cependant que celui du tissu nerveux, <...>⁴⁴. » Bichat s'efforce de trouver, le plus souvent possible au niveau de la visibilité, des « caractères distinctifs » du tissu artériel en comparant sans cesse ses réactions avec celles données par les autres tissus dans les mêmes essais. Décidément, ces expériences ne peuvent pas être appelées chimiques. Bichat recourt aux réactifs seulement dans la mesure

⁴¹ *Ibid.*, pp.171-172.

⁴² *Anatomie*, p.214.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ X. Bichat, *Anatomie générale, appliquée à la Physiologie et à la Médecine*, t.2, Brosson Gabon et Cie, 1801, pp.285-289. (Je souligne.)

où le regard sur le cadavre ouvert n'est pas suffisant pour fixer définitivement la division des tissus. « Les divers réactifs que j'ai employés n'ont donc vraiment été pour moi qu'un supplément à l'insuffisance du scalpel⁴⁵. »

Revenons au texte flaubertien. Le médecin de Chavignolles refuse, lui aussi, l'application de la chimie. Si sa sincérité est très douteuse, il n'en reste pas moins que son discours nous renvoie à une position scientifique assez commune dans la première moitié du XIX^e siècle. Cependant cette épaisseur épistémologique n'est pas très visible dans le texte définitif. Comme nous l'avons déjà dit, le texte flaubertien ne nous montre que rarement ses propres épaisseurs soit psychologiques, soit épistémologiques. Mais alors, comment restituer pleinement l'épaisseur épistémologique de l'argument de Vaucorbeil?

Heureusement nous possédons l'avant-texte, qui est beaucoup plus éloquent. Avec l'avant-texte, on peut replacer plus facilement le discours du docteur dans son contexte épistémologique. Procédons donc à une archéologie du texte littéraire. Nous allons prendre un des brouillons les plus riches sous ce rapport et l'analyser en détail en nous référant aussi à d'autres folios chaque fois qu'il en est nécessaire pour dégager l'épaisseur épistémologique.

Voici le refus de la chimie dans le sixième brouillon (f°233):

Du reste" - continua Mr

Je ne comprends pas

Blin "on accorde
cette rage que l'on a

à la chimie trop
maintenant p.

d'importance - [Elle
dévoie] Elle empiète sur la

d'une façon déplorable
médecine & [la dévoie] ¶.

Toutes vos analyses et vos
dosages qu'est-ce que ça

prouve? En combinant X avec X on obtient X. Mais si X se présente

X

... est-ce que vous ferez jamais [du]? essayez de décomposer

⁴⁵ *Anatomie*, éd. d'A. Pichot, p.214.

s'opère

Ce qui se passe dans une cornue diffère de ce qui [se passe] dans
l'estomac - Les calculs se trouvent déjà déjoués par les fait<s>
Savants de cabinet, microscope, globules du sang.
et ils réussissent. rien à dire
C'est la Mode

Il n'est pas très difficile de reconnaître la pensée de Bichat dans ces lignes. Il est question de l'excès des vivants qui était précisément le point de départ du système du grand vitaliste. « *Tout*es vos analyses et vos dosages » ne fonctionnent pas bien en médecine, parce que la vie est irréductible aux lois chimiques. Il reste toujours quelque chose qui leur échappe et qui nous empêche de saisir les phénomènes de la vie au moyen de ces lois. Pour souligner la différence des phénomènes vitaux d'avec les phénomènes chimiques, le docteur Blin fait une comparaison très impressionnante: « Ce qui se passe dans une cornue diffère de ce qui *s'opère* dans l'estomac » Mais en quoi consiste cette différence? « l'un <= un estomac > est plus compliqué que l'autre <= une cornue > » (f°239v°) C'est Bichat qui parle par la bouche du personnage du roman flaubertien. Rappelons-nous qu'il opposait la variabilité des lois vitales à l'invariabilité des lois physiques et chimiques. La vie est beaucoup plus compliquée que les expériences chimiques. « Les calculs de Votre science » (f°236v°) ou « vos combinaisons » (f°231) se trouvent déjoués par les faits et par la vie.

La chimie du début du XIX^e siècle s'occupait principalement de l'analyse, c'est-à-dire de « décomposer, identifier, nommer, classer ». Elle était orientée par ce programme célèbre donné par Lavoisier en 1789: « La chimie marche vers son but et vers sa perfection en divisant, subdivisant et resubdivisant encore⁴⁶. » Mais un problème se pose naturellement. Peut-on recomposer les substances composées à partir de leurs éléments constituants? Cela surtout quand il s'agit des substances organiques? « En combinant X avec X on obtient X. Mais si X se présente . . . est-ce que vous ferez jamais X? » Le septième brouillon (f°239v°) comble les blancs de cette phrase. « Vous ne ferez pas du sang avec de l'hématosine & de l'eau* des os avec de la soude & du phosphate de magnésie. - ni de la bile avec de la cholestérine. » Produire du sang, des os ou de la bile, c'est une impossibilité. En combinant

⁴⁶B. Bensaude-Vincent et I. Stengers, *op.cit.*, p.140. (La citation de Lavoisier est tirée du *Traité élémentaire de chimie.*)

tous les éléments donnés par l'analyse d'une substance organique, il manquerait là toujours une chose essentielle, la vitalité. L'analyse ne prouve donc rien dans le domaine de la vie.

« fibrine hématosine. - plutôt la fibre & le sang » (f°236v°) Car il y a une distance insurmontable entre les substances organiques et leurs éléments séparés. « essayez de recomposer ... » (f°236v°)⁴⁷ C'est un défi lancé par le docteur Blin aux deux bonshommes, mais aussi par les vitalistes à tous les chimistes-médecins.

Blin énumère trois éléments négatifs. « Savants de cabinet, microscope, globules du sang. » Le médecin de Chavignolles nie donc l'efficacité du microscope tout comme Bichat, qui a refusé l'usage de cet instrument privilégié des chimistes-médecins. « Quand on regarde dans l'obscurité chacun voit à sa manière »⁴⁸. Le vitalisme du grand anatomiste ne lui a pas permis de s'enfermer dans un cabinet pour analyser les globules du sang au microscope.

Blin expose tous ces arguments uniquement pour soutenir que la chimie « empiète sur la médecine d'une façon déplorable ». Or c'est quand même un peu étrange. Bouvard et Pécuchet lui ont demandé simplement de les éclairer sur quelques difficultés de la chimie. Pourquoi faut-il parler de la mauvaise influence de cette discipline sur la médecine? Ici il y a un décalage entre la question et la réponse. Dans la marge inférieure du sixième brouillon, l'écrivain essaie de mettre ce décalage en évidence:

Et plus ferme sur un

¶ [on ne le priait pas de parler médecine

- Mais il en parlait - prenant un]

terrain qu'il connaissait

d'avantage.

On est tout près du second thème psychologique que nous avons examiné dans le chapitre 1. Il s'agit encore une fois d'une motivation ironique de la réaction du docteur. C'est pour esquiver le problème qu'il parle de la médecine. Car il n'est pas assez au courant de la chimie pour répondre à la question des deux bonshommes.

Le folio suivant (f°239v°) reprend cette adjonction en supprimant la motivation explicite. « On ne l'avait pas prié de parler médecine. il exalta la médecine » Cette mise en évidence

⁴⁷ Aussi dans le f°237: « essayez donc de recomposer. » Nul doute que Flaubert a fait un lapsus au f°233. On voit que « essayez de décomposer » contredit la phrase précédente, « est-ce que vous ferez jamais X? », qui parle de l'impossibilité de la synthèse, non de l'analyse.

⁴⁸X. Bichat, *Traité des membranes*, an VIII, p.321. cité par M. Foucault, *op.cit.*, p.171.

du décalage est peut-être suffisante pour suggérer ce qu'il cache. Pourtant Flaubert essaie de nouveau de motiver pleinement la réaction du docteur. C'est le passage que nous avons cité comme une des occurrences du second thème psychologique. « se vengeant [sur elle] de ne pas la savoir, il [déplora son influence désastreuse sur la médecine.] » Or comme nous l'avons déjà remarqué, c'est le dernier essai de motivation psychologique; à partir du huitième brouillon, aucune intervention du narrateur. Mais cela n'abolit pas pour autant le décalage qui existe entre la question des deux héros et la réponse de Blin, ni son effet ironique. L'étrangeté de l'argument du docteur n'est pas effacée dans le texte définitif et peut déclencher une quête sémantique de la part du lecteur. Seulement la suppression de la motivation explicite a produit un texte ambigu.

Le processus génétique des thèmes épistémologiques se compose, tout comme celui des motivations psychologiques, d'abord de la phase d'amplification en désordre, ensuite de celle de réduction extrême. Dans le cas de notre thème, la seconde phase se déclenche au huitième brouillon (F^o231), où Flaubert opère une condensation étonnante du discours du docteur. « Mais *actuell-* la *fourre partout* elle exerce sur la médecine une influence déplorable. X" Il exposa ses *raisons*. » Tous les arguments longuement développés jusqu'à cette étape se réduisent tout d'un coup en un mot: « raisons ». La courte phrase au discours narrativisé (« Il exposa ses *raisons*. ») est le seul témoin restant de l'épaisseur épistémologique du thème anatomo-pathologique. Elle indique son existence, mais n'enseigne rien sur son contenu. D'ailleurs ce dernier témoin sera lui-même barré dans le onzième brouillon (F^o293v^o). Mais alors le texte a-t-il perdu cette épaisseur? Certainement pas. La réduction de notre thème n'a pas transformé son sens épistémologique. En général un thème épistémologique garde toute son épaisseur tant qu'il n'est pas complètement supprimé. Une trace minimale est capable de la soutenir. Ou plutôt, tel ou tel passage du texte est soutenu par cette épaisseur à peine visible.

Nous avons repéré l'épaisseur épistémologique du discours de Vaucorbeil. Flaubert cite ici un lieu commun médical répandu par l'école de Bichat pendant la première moitié du XIX^e siècle. Or ce n'est pas la première fois qu'il a utilisé ce lieu commun pour ses romans. Il y a un autre personnage qui incarne ce même refus de l'application de la chimie à la médecine. C'est le docteur Larivière de *Madame Bovary*.

CHAPITRE 3: L'idéologie scientifique du docteur Larivière

Le docteur Larivière est taciturne dans le texte définitif. Il fait contraste avec Homais qui parle sans arrêt. Pourtant le peu de paroles qu'il prononce sont très significatives. Voilà comment il réagit aux propos du pharmacien qui se targue de son analyse du poison bu par Emma:

— J'ai voulu, docteur, tenter une analyse, et *primo*, j'ai délicatement introduit dans un tube. . .

— Il aurait mieux valu, dit le chirurgien, lui introduire vos doigts dans la gorge⁴⁹.

Ce bref dialogue est plus compliqué qu'il ne paraît à première vue. Sous son apparence bouffonne, le dialogue entre le pharmacien de campagne et le grand chirurgien condense en fait un conflit épistémologique d'une époque, quoique d'une manière un peu disproportionnée. Chaque interlocuteur représente une position scientifique. Pour saisir suffisamment l'épaisseur épistémologique de ce dialogue, il nous faudra remonter encore une fois à l'avant-texte, où le docteur est beaucoup plus verbeux. Mais d'abord, examinons le texte définitif de plus près.

En face de l'empoisonnement d'Emma, Homais fait une analyse en vue de pratiquer la thérapeutique chimique:

— Du calme! dit l'apothicaire. Il s'agit seulement d'administrer quelque puissant antidote. Quel est le poison?

Charles montra la lettre. C'était de l'arsenic.

— Eh bien, reprit Homais, il faudrait en faire l'analyse.

Car il savait qu'il faut, dans tous les empoisonnements, faire une analyse;⁵⁰

On voit que Homais est du type des "chimistes-médecins". Il veut appliquer la chimie aux phénomènes physiologiques. Il essaie de combattre le poison en profitant de la réaction chimique. Et pour administrer l'antidote le plus pertinent, il fait d'abord l'analyse chimique du poison.

⁴⁹G. Flaubert, *Madame Bovary*, Édition de Claudine Gothot-Mersch, Garnier, « Classiques Garnier », 1971, p.328.

⁵⁰*Ibid.*, p.324.

Douglas Siler a bien montré la source de cette analyse du pharmacien⁵¹. C'est le *Traité de médecine légale* de Mateo Orfila, dont la première édition a paru en 1823⁵². L'analyse tentée par le personnage du roman est décrite, à la page 145 de ce traité, comme un des moyens d'identifier l'acide arsénieux. « Lorsqu'on introduit dans un tube de verre étroit, long de vingt-cinq à vingt-huit centimètres, quelques grains d'un mélange pulvérulent de parties égales en volume d'acide arsénieux, et d'un mélange de carbonate de potasse et de charbon, et que l'on chauffe graduellement jusqu'à faire rougir le fond du tube, <...> » Orfila était un des chefs des chimistes-médecins de la première moitié du XIX^e siècle. Cette autorité de la toxicologie était membre de la Société de Chimie médicale et même professeur de chimie⁵³. En un sens, on pourrait dire que Homais est une parodie de ce grand toxicologue. En répétant le geste décrit dans le traité d'Orfila, notre pharmacien devient une caricature de tous les chimistes-médecins.

Alors où se situe le docteur Larivière? Bien sûr, dans le camp opposé. Il interrompt Homais dans la description de son analyse et lui adresse une phrase ironique: « Il aurait mieux valu <...> lui introduire vos doigts dans la gorge. » Ces propos ne connotent-ils pas son mépris pour la chimie médicale? Le paragraphe suivant dit qu'il a donné une forte semonce à Canivet à propos de l'usage de l'émétique. En plus, « il appartenait à la grande école chirurgicale sortie du tablier de Bichat, à cette génération, maintenant disparue, de praticiens philosophes <...>! » Cette notice biographique est d'une grande importance. Tous ces détails nous incitent à considérer le docteur comme une incarnation d'une idéologie scientifique, c'est-à-dire du refus de l'application de la chimie à la médecine.

Passons à l'examen de l'avant-texte et analysons minutieusement un brouillon très riche sous le rapport épistémologique pour repérer mieux l'épaisseur épistémologique du petit dialogue entre Homais et Larivière. Nous nous référons aussi à d'autres folios chaque fois que nous en avons besoin.

g223⁶, f° 229

468

⁵¹Douglas Siler, « La Mort d'Emma Bovary: Sources médicales », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet-octobre, 1981, n° 4-5, pp. 723-725.

⁵²Flaubert s'est servi de la troisième édition parue en 1836. (*Ibid.*, p. 720.)

⁵³*Ibid.*, p. 720.

- [Mais] cependant, la science, docteur, la médication
Ah bath! que savons-nous en
 ta, ta ta! [qu'y a t-il donc] de sûr [dans] la thérapeutique
 C'est encore comme la physiologie une fière bouteille à l'encre.
Croyez vous de l'homme est
 [est-ce que] l'estomac [de l'homme fonctionne comme] une cornue
en admettant que-----tous vos
 par qq chose de chimiste. [Savons nous rien de ce qui se passe?] les réactifs
 qui nous est *ne peuvent-ils pas être dans sa précipitation*
 complet inconnue [que vous y mettez] auront-ils le temps [le] d'agir, [en admettant
empêchés d'ailleurs
 où sont les limites de l qu'ils le puissent, contrariés] qu'ils peuvent être par [qqe chose
 [le secret] - la Vie *une cause complètement inconnue*
 nous n'en connaissons qui nous échappe,] - [la vie.] [nous doutons nous] puisque loin de
< illis.> connaître l'officine, [nous] ce qui s'y cuit, nous ignorons même
 ni les limites, ni *et leur emploi. et*
 qui est-ce qui la les outils [-] A quoi sert la rate? d'ailleurs ce qui tue l'un guérit
 les ressources. - et *remède*
 vous voulez frapper guérit l'autre. Pourquoi le même traitement administré dans
 juste ça et là. *en deux*
 [à peine connaissons deux cas identiques d'apparence, produit-il [des] effets diamétralement
 nous, ce qui] *deux*
 comme un homme *deux*
 qui lancerait<sic> des *deux* contraires? [Savoir] se tenir les bras croisés, est la première moitié
 pierres dans un gd de l'art & ne pas faire à l'occasion trop de sottises, en est
 trou noir. - Savons de la seconde."
 nous seulement *net*
 l'emploi des organes

Homais qui n'avait un doute en quoi que ce fût restait émerveillé de ce scepticisme.

Larivière met en doute l'efficacité de la médication en général. D'après lui, il n'y a rien de certain en thérapeutique. Et nous sommes surpris de trouver dans la bouche de ce grand chirurgien une phrase que nous avons déjà trouvée dans celle du médecin de Chavignolles. « [est-ce que] l'estomac [de l'homme fonctionne comme] une cornue de chimiste. » Larivière souligne lui aussi la différence de « ce qui s'opère dans l'estomac » d'avec « ce qui se passe dans une cornue » (selon l'expression de Vaucorbeil). Il s'agit encore une fois de l'irréductibilité de la vie aux lois chimiques. Il est hors de doute que

Larivière partage avec Vaucorbeil une même position scientifique, celle du vitalisme. La vie apparaît comme un excès aux yeux de tous les deux médecins.

Larivière rejette donc l'application de la chimie. Dans le f°233v°, il cite et critique un exemple de la médication. « {on vous dira par exemple qu'il faut dans des cas comme celui-ci, donner de l'acide hydrosulfurique [avec] & de l'eau de chaux, parce qu'ils peuvent transformer l'acide arsénieux en sulfure ou en arsénite de chaux beaucoup moins actifs que cet acide. Va y voir.} - est-ce que l'estomac [est] une cornue de chimiste⁵⁴. » Le chimiste-médecin essaie de produire artificiellement une réaction chimique dans le corps humain afin de transformer un poison en substance moins nuisible. Il identifie l'estomac de l'homme à une cornue de chimiste. Mais cette identification est tout à fait absurde pour un médecin vitaliste. Les réactifs n'auront pas « le temps d'agir ». Ils seront « empêchés <...> par [qqe chose qui nous échappe,] - [la vie.] »

Il est intéressant de connaître la définition de la vie de Larivière. Pour le docteur, la vie est « [qqe chose qui nous échappe] » ou « une cause complètement inconnue ». La vie est donc inconnaissable. Or c'était aussi l'idée de Bichat, qui a refusé de rechercher le principe de la vie. D'après cet anatomiste, l'entendement humain est si limité que la connaissance du principe de la vie lui est éternellement impossible. « { Où sont les limites de la vie. qu'est-ce qui la constitue. } » (f°230) On n'en sait rien. Le chimiste-médecin veut maîtriser la vie qui lui échappe. Alors Larivière le décrit sous une image ridicule. Il est « comme un homme qui lancerait des pierres dans un gd trou noir. »

« <...> loin de connaître l'officine, ce qui s'y cuit, nous ignorons même les outils et leur emploi. » Un corps humain est une officine où s'exécutent constamment des opérations chimiques. Il est un laboratoire de la vie dont les outils sont les divers organes. Cette métaphore empruntée à la chimie organique⁵⁵ est aussi une allusion ironique au métier du destinataire Homais, c'est-à-dire au métier de pharmacien. Ironique, parce que le docteur conteste l'efficacité de l'analyse chimique de l'organisme. L'argument que le chirurgien cite

⁵⁴La source de ce traitement chimique est l'article « Arsenic » du *Dictionnaire de médecine ou Répertoire général des sciences médicales considérées sous le rapport théorique et pratique* (1821-1828). Flaubert a consulté le tome IV de la seconde édition, publié en 1833. L'auteur de la quatrième partie de l'article où a été puisé ce détail est Orfila. (*Ibid.*, pp.730-731.)

⁵⁵C'est une métaphore stéréotypée que l'on trouve, par exemple, chez Berzelius. « J'ai dit plus haut qu'un corps vivant, considéré sous le point de vue chimique, est un laboratoire où des opérations chimiques s'exécutent par le moyen d'instrumens<sic> propres à la production de la substance organique qui doit prendre naissance; ces instrumens reçoivent le nom d'organes, <...> » (J. J. Berzelius, *op.cit.*, t.5, p.4. Je souligne.)

ici est très proche du dernier thème épistémologique que nous avons analysé dans l'avant-texte de *Bouvard et Pécuchet*. Avant d'étudier la chimie organique, il faut bien connaître les organes et leur emploi. Par exemple, « à quoi sert la rate? » Larivière se rapproche encore une fois du médecin de Chavignolles.

Le docteur parle ensuite de la contradiction de la thérapeutique. « d'ailleurs ce qui tue l'un <...> guérit l'autre. Pourquoi le même remède administré dans deux cas identiques en apparence, produit-il deux effets diamétralement contraires?⁵⁶ » Cette contradiction tient à l'irréductibilité de la vie aux lois chimiques. L'excès de la vie perturbe l'action des médicaments. On trouve trois exemples concrets de la contradiction dans le f°233v°. « j'ai vu mourir d'une piqûre de sangsue, et revenir de vingt coups de sabre. j'ai tué avec un emplâtre de pâte arsenicale sur le sein d'une jeune fille⁵⁷. » Tous ces exemples montrent l'imprévisibilité de la vie. Mais alors, quelle est la thérapeutique la plus raisonnable? Comment un médecin devrait-il agir devant cette imprévisibilité?

Le docteur Larivière recommande la thérapeutique expectante. « [Savoir] se tenir les

⁵⁶Le style géométrique de ce passage nous rappelle le dernier roman flaubertien, qui traite aussi de la même contradiction:

Ils <=Bouvard et Pécuchet> lisaient les ordonnances de leurs médecins, et étaient fort surpris que les calmants soient parfois des excitants, les vomitifs des purgatifs, qu'un même remède convienne à des affections diverses, et qu'une maladie s'en aille sous des traitements opposés. (*Bouvard et Pécuchet*, op.cit., p.130.)

Un peu plus loin, Bouvard déplore que « les remèdes <soient> problématiques ». (*Ibid.*, p.134.) Il ne faut pas oublier non plus le second volume. Ce recueil de bêtises humaines aurait dû renfermer ces deux citations, classées toutes les deux dans la section intitulée « Contradictions de la Science »:

- Évacuants et astringents.

Les évacuants sont quelquefois des astringents, des débilitants peuvent fortifier; les calmants et l'opium en particulier, ont produit quelquefois une stimulation. Il n'y a point de spécifiques.

Bouillaud, *Essai sur la philosophie médicale*, p.326.

- Médicaments.

Il n'y a que l'usage et l'expérience qui apprennent que tel médicament guérit plutôt que tel autre. Il n'y a pas une seule évacuation qui ne puisse être excitée par les acides aussi bien que par les alcalis; or, comme les maladies sont engendrées par les vices des excréments, il en résulte que l'on ne peut les attribuer exactement ni aux alcalis, ni aux acides.

Pitcairne, cité dans Daremberg, *Histoire des Sciences médicales* {t.II, p.852}.

(G. Flaubert, *Le Projet du "Sottisier"*. Le second volume de "*Bouvard et Pécuchet*", Édition par Alberto Cento et Lea Caminiti Pennarola, Napoli, Liguori, 1981, pp.389-390.)

Une étude intratextuelle reste à faire. Il serait intéressant de chercher des embryons de *Bouvard et Pécuchet* dans les textes antérieurs et leurs manuscrits, parce qu'en un sens « les textes de la jeunesse et de la maturité s'écrivent à partir du dernier ». (Yvan Leclerc, *La Spirale et le Monument*, SEDES, 1988, p.19.)

⁵⁷Le dernier exemple est tiré de l'article « Arsenic » du *Dictionnaire de médecine*, dont la troisième partie est consacrée aux usages thérapeutiques de ce poison. (D. Siler, art. cit., p.733.)

bras croisés, est la première moitié de l'art & ne pas faire à l'occasion trop de sottises, en est la seconde. > Cette étonnante inaction est la conséquence logique de l'excès de la vie. Comme l'a remarqué G. Canguilhem, « le vitalisme médical est <...> l'expression d'une méfiance <...> à l'égard du pouvoir de la technique sur la vie. > Cette méfiance conduit les médecins vitalistes à intervenir le moins souvent possible. Depuis Hippocrate et sa célèbre *natura medicatrix*, « la thérapeutique <du vitaliste> est faite de prudence autant que d'audace, car le premier des médecins c'est la nature⁵⁸. » « La nature trouve pour elle-même les voies et moyens, non par intelligence; <...> La nature, sans instruction et sans savoir, fait ce qu'il convient⁵⁹. » Les remèdes sont tellement problématiques et contradictoires. Il vaudrait mieux se confier à la vie, qui est son propre médecin.

Dans son article très intéressant sur la médecine dans *Madame Bovary*, C. Mouchard a remarqué l'inopportunité de l'analyse du pharmacien. « Dans ce dialogue <avec Larivière> Homais témoigne d'une bêtise fonctionnant, comme celle de Charles à contre-temps de l'opportunité médicale. <...> L'analyse, préconisée par les toxicologues du temps a pour but d'identifier le poison. Elle est absurde, ici, puisque l'on sait qu'il s'agit d'arsenic...⁶⁰ » En effet, la lettre d'Emma ne laisse aucun doute sur le poison utilisé. Et le fait que l'analyse de Homais a pour but l'identification de l'acide arsénieux, c'est ce que confirme la source de cette analyse, *Traité de Médecine légale* d'Orfila. D'ailleurs dans un brouillon (F^{237v°}), le pharmacien explique lui-même le motif de son geste. « - { [Afin de bien] Pour bien m'assurer [par] moi-même si c'était réellement [*bien*] de l'arsenic, } j'ai voulu, docteur, <...> »

Cette analyse est donc inutile. Dans le f²²⁴, les deux docteurs essaient successivement de faire remarquer à Homais cette inutilité. D'abord Canivet, en interrompant les propos du pharmacien: « - {Elle avait d'ailleurs" dit Canivet "écrit une lettre à son mari la veille au soir p. expliquer tout" » Homais persiste cependant à « finir son analyse ». Alors Larivière signale l'absurdité de cette analyse d'une manière plus explicite:

en riant

le Dteur lui coupa la parole

⁵⁸Georges Canguilhem, *La Connaissance de la Vie*, Deuxième édition revue et augmentée, J. Vrin, « Bibliothèque des Textes philosophiques », 1992, p.86.

⁵⁹Hippocrate, *Épidémies*, Livre VI, dans *La consultation*, Textes choisis et présentés par Armelle Debru, Traduction d'Émile Littré, Hermann, 1986, pp.49-50.

⁶⁰Claude Mouchard, « Le problème de la science dans *Madame Bovary* », in *Journée de travail sur "Madame Bovary"*, Société des Études Romantiques, 1973, p.56.

[guères]

- Ce n'était guères difficile à voir. il n'y a que le
choléra & l'arsenic qui puissent
amènent avec tant de
rapidité ce[t]s affreux symptômes contre lesquels
la plupart du temps il n'y a
rien à faire

Comment interpréter maintenant le bref dialogue entre Homais et Larivière? Il est certain que l'ironie de Larivière porte sur l'inopportunité de l'analyse du pharmacien de Yonville. L'avant-texte nous montre cette signification explicitement. L'effacement des passages que nous venons de citer⁶¹ ne la supprime ni la modifie. Mais alors s'agit-il simplement d'un dialogue entre la bêtise et la vérité? Est-ce que Larivière est vraiment un dieu de la médecine qui « use d'un langage économe, strictement courant, seul à sa place ici »?

Nous savons qu'il n'en est pas ainsi. L'examen de l'avant-texte nous a clairement montré l'épaisseur épistémologique de ce dialogue. Le docteur n'ironise pas seulement sur l'inutilité de l'analyse de Homais. Sa critique concerne aussi la thérapeutique en général. « *que savons-nous de sûr en thérapeutique* » (F°229) Deux significations de niveaux différents s'opèrent donc dans la brève ironie du texte définitif (« - Il aurait mieux valu ... »), qui porte à la fois sur la bêtise personnelle du pharmacien et sur la bêtise générale de la chimie médicale.

Et avec ce refus de l'application de la chimie à la médecine, Larivière incarne une idéologie scientifique⁶². Cette idéologie scientifique pourrait être ridiculisée. Parce qu'elle est aussi la position de Vaucorbeil, médecin peu fiable de *Bouvard et Pécuchet*⁶³. Nous avons montré

⁶¹ *Ibid.*

⁶² Cette notion a été proposée et définie par G. Canguilhem. Une idéologie scientifique est un système explicatif qui s'offre comme science, mais qui est condamné à méconnaître le réel. Elle n'apparaît comme idéologie scientifique que lorsqu'un autre discours la disqualifie comme science. Voir G. Canguilhem, « Qu'est-ce qu'une idéologie scientifique? », dans *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, 2^e édition revue et corrigée, J. Vrin, « Problèmes & Controverses », 1993, pp.33-45.

⁶³ On voit souvent une rupture absolue entre Larivière et Canivet. Mais ce dernier ne se situe-t-il pas dans la même position scientifique que le premier? Lors de l'empoisonnement d'Emma, il recourt à l'émétique et reçoit une forte semonce du grand chirurgien. Pourtant ses opinions professées dans l'épisode du pied-bot (*Madame Bovary*, pp.186-187) font penser à celles de Larivière que nous venons d'analyser. Il dénigre le chloroforme et émet un doute sur les remèdes. Il se qualifie avec fierté de praticien. (Larivière appartient « à cette génération, maintenant disparue, de praticiens philosophes ».) Il est vrai que « Canivet n'est que refus à l'égard des progrès du savoir médical: » (C. Mouchard, art. cit., p.53.) Mais la méfiance

dans nos chapitres précédents que la position scientifique du docteur de Chavignolles peut être motivée par son mauvais caractère ou par son ignorance en matière de chimie. Quand même cette idéologie scientifique fonctionne bien vis-à-vis des deux bonshommes. Et elle émerveille Homais. « Homais qui n'avait un doute en quoi que ce fût restait émerveillé de ce scepticisme. » (f°229) Il ne faudrait pas voir ici seulement une figure de la bêtise vaincue par la vérité. Cette phrase nous fait voir plutôt une lutte entre deux idéologies scientifiques. Une idéologie scientifique sceptique écrase par son dogmatisme une autre idéologie crédule.

Larivière partage avec Vaucorbeil la même idéologie scientifique. Les avant-textes des deux romans montrent indubitablement la parenté qui existe entre ces deux médecins. Ils expriment les mêmes idées et prononcent la même phrase: est-ce que l'estomac est une cornue de chimiste?

Or ce rapprochement inattendu nous amène à une question qui a été déjà posée et discutée maintes fois, entre autres par J.-P. Sartre⁶⁴: Est-il légitime de lire une ironie refoulée sous les traits du praticien philosophe, qui est en fait le portrait du père de Flaubert? L'analyse de Sartre est assez convaincante. Elle montre jusqu'à quel point le portrait de Larivière est marqué d'ambiguïté. Certes, tout semble positif à première vue. C'est un médecin de grand talent, riche et admiré par ses élèves. Il dédaigne les titres et pratique la vertu « sans y croire ». Il mène « une existence laborieuse et irréprochable. » Il entre en scène comme s'il était un dieu. Cependant Sartre demande: « qu'en reste-t-il? » En fait Larivière ne fait rien. Il arrive trop tard pour sauver la malade. Il est vrai que ce n'est pas sa faute. Il reste quand même que c'est un peu comique.

Sartre attire notre attention sur une phrase « pleine de sous-entendus »:

Il <= Larivière > sortit comme pour donner un ordre au postillon, avec le sieur Canivet, qui ne se souciait pas non plus de voir Emma mourir entre ses mains⁶⁵.

Pourquoi « non plus »? Ce détail est très significatif. « Quelqu'un d'autre souhaitait filer envers la technique sur la vie est une des caractéristiques fondamentales de la médecine vitaliste. Cette méfiance est très visible dans les propos de Larivière à l'avant-texte. Canivet est peut-être une caricature de Larivière? Il serait intéressant de lire l'avant-texte de l'épisode du pied-bot pour dégager mieux l'épaisseur épistémologique des paroles de ce petit Larivière.

⁶⁴Jean-Paul Sartre, *L'Idiot de la famille*, Nouvelle édition revue et complétée, Gallimard, « Bibliothèque de Philosophie », 1988, pp.453-460.

⁶⁵*Madame Bovary*, pp.327-328.

en douce? » Bien sûr, c'est le docteur Larivière. Après son diagnostic, « le gros bonnet de la médecine n'a plus qu'un souci: filer à l'anglaise. » Il est sorti « pour donner un ordre au postillon » en promettant à Charles de revenir aussitôt. Mais avait-il réellement un ordre à donner au postillon? Est-il vraiment revenu au lit de la malade? Nous savons que non. Loin de là, il est allé chez Homais pour y déjeuner. Ces comportements sont tout à fait compréhensibles et même nécessaires pour un médecin. Reste qu'ils sentent « quelque mesquinerie ». Comme le dit Sartre, « ce médecin venu de la ville n'a fait que refuser, rompre, se désolidariser, fuir. »

Remontons ici encore une fois à l'avant-texte pour mettre au point cette question de l'ironie. L'exemple que nous prenons (F^o229v^o) contient des expressions négatives sans équivoque:

d'effroi

voyant qu'il cherchait sa casquette m'abandonnez d'un ton [effrayé]

- "Comment! vous [vous en allez]"

ayant besoin

- Non. je vais revenir" - [j'ai qq chose à]

deux mots à son

dire [à mon] postillon.

ni l'un ni l'autre

ils ne souciai[t]ent [pas] de la voir

mourir leurs ¶regrettant d'avoir perdu son

[claquer] entre ses mains - & ils se dirigeait

temps & manqué

sa visite

Notre interprétation de « non plus » du texte définitif est confirmé ici. Larivière et Canivet ne se souciaient « *ni l'un ni l'autre* » de demeurer à côté de la malade. D'ailleurs avant l'adjonction des marques du pluriel (ils, souciaient, leur), l'ironie portait uniquement sur le grand chirurgien, qui s'esquive pour ne pas « la voir [claquer] entre ses mains ». En même temps il abandonne Charles, pour qui il est le dernier recours. « "Comment! vous *m'abandonnez*" », crie Charles « *d'un ton d'effroi* ». Ce ton met en relief la cruauté de l'indifférence professionnelle du docteur, qui n'hésite pas à décamper malgré l'effroi du mari

de la malade. Et à quoi pense-t-il une fois réussi à filer? S'apitoie-t-il sur le destin tragique de la malheureuse empoisonnée et de son mari? Au contraire, il ne pense maintenant qu'à l'inutilité de sa démarche. Il regrette « *d'avoir perdu son temps & manqué sa visite* ». Mais ce regret professionnel ne sent-il pas un peu l'inhumanité? Flaubert le réécrit dans la marge du même folio. « ¶. & le professeur Lariv. regrettant d'avoir perdu son temps & manqué sa visite s'en retournait à l'auberge p. prendre un bouillon & repartir. » Un autre élément grotesque s'ajoute ici. Loin de penser à la mort imminente de l'héroïne, il a envie de manger un bouillon!

L'avant-texte révèle donc une ironie incontestable envers le docteur Larivière. Cette ironie a été estompée dans le texte définitif. Mais elle n'a pas été complètement éliminée. Sartre en a analysé les traces pertinemment. Or aux yeux de ce philosophe, l'ironie du fils pour son père constituait la seule vérité du texte, alors que le texte flaubertien est indéniablement ambigu. Sartre a voulu annuler cette ambiguïté. Et en le faisant, il a détruit le texte littéraire, auquel il ne s'est jamais intéressé. Il est vrai que nous avons essayé nous-mêmes de constater l'ironie envers Larivière en nous reportant à l'avant-texte. Mais ce n'était pas pour découvrir le vrai sens du texte. Nous avons entrepris plutôt de restituer au texte flaubertien son épaisseur problématique. Car une signification ne conteste pas la validité des autres dans un texte polysémique.

Une œuvre romanesque n'est jamais seulement littéraire. Elle est toujours traversée par ce que la sociocritique appelle la socialité du texte. En écrivant un texte littéraire et en produisant des représentations romanesques, un romancier est nécessairement confronté avec la société dans laquelle il écrit et avec les discours répandus dans celle-ci. Ses écrits sont des produits de ses interprétations continues de cette société. Et la socialité du texte littéraire est « l'effet d'une lecture active du social, de l'ensemble des paramètres du social, par l'écrivain⁶⁶. »

Comme on l'a souvent remarqué, le roman a une capacité particulière d'interpréter et d'exposer, sans le conceptualiser pour autant, ce qui est en train d'advenir. Par exemple, Marthe Robert a mis en lumière cette capacité du roman dans son analyse de *Robinson Crusoe*⁶⁷. Ce que le chef-d'œuvre de Defoe expose, ce sont le capitalisme naissant et

⁶⁶Claude Duchet, « Sociocritique et génétique. Entretien avec Anne Herschberg-Pierrot et Jacques Neefs », *Genesis*, n°6, Jean-Michel Place, 1994, p.118.

⁶⁷Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Gallimard, « TEL », 1972, pp.131-160.

la situation de la nouvelle bourgeoisie montante de l'Angleterre. Il arrive d'autres fois qu'une œuvre romanesque expose plutôt des représentations généralement partagées dans une société. Flaubert aurait été certainement conscient de ce type de socialité du texte littéraire. En expliquant dans une lettre le rôle de la documentation dans son écriture, il a affirmé comme suit:

Me croyez-vous assez godiche pour être convaincu que j'ai fait dans *Salammbô* une vraie reproduction de Carthage, et dans *Saint Antoine* une peinture exacte de l'Alexandrinisme? Ah! non! mais je suis sûr d'avoir exprimé l'idéal qu'on en a aujourd'hui⁶⁸.

Ce que Flaubert appelle ici l'idéal, c'est l'image de Carthage ou de l'alexandrinisme qu'on partageait dans la société française de la seconde moitié du XIX^e siècle.

« L'ambiguïté du roman tient à ce qu'il est formellement lié à l'univers social, intellectuel, politique, "sentimental" »⁶⁹. Ajoutons-y un autre adjectif: épistémologique. Car le paradigme épistémologique appartient aussi à la socialité du texte, c'est-à-dire à « tout ce qui, en fait, s'écrit avec le texte mais sans être nécessairement textualisé, tout ce qui est lu avec le texte sans être pourtant concrétisé, sans être littéralement exprimé⁷⁰. » Comment comprendre, en effet, les représentations romanesques des maladies sans tenir compte des discours médicaux contemporains?

Il serait donc tout à fait légitime d'étudier de ce point de vue les sciences médicales chez G. Flaubert. Plus précisément, il est question de pénétrer dans l'épaisseur complexe du texte romanesque et de saisir comment les paradigmes épistémologiques se jouent dans une anecdote, dans une description ou dans les propos d'un personnage. En mettant ainsi en lumière l'épaisseur épistémologique d'une œuvre littéraire, on pourrait peut-être ouvrir une nouvelle dimension.

⁶⁸Gustave Flaubert, *Correspondance*, in *Œuvres complètes*, t.16, Club de l'Honnête Homme, 1975, p.310. (À Léon Hennique, 3 février 1880.)

⁶⁹Jacques Neefs, « L'investigation romanesque, une poétique des socialités », in *La Politique du Texte; Enjeux sociocritiques*, textes réunis et présentés par Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars, Presses Universitaires de Lille, « problématiques », 1992, p.179.

⁷⁰C. Duchet, art. cit., p.117.